De l'aval vers l'amont : la rétroaction en traduction

Nicolas Froeliger
Université Paris Diderot (Paris 7)
Master professionnel ILTS (Industrie de la langue et traduction spécialisée), CLILLAC
nf@eila.jussieu.fr

« *Ah bon, la Bible a aussi été traduite en hébreu ?* »
(Histoire juive citée par Philippe Sollers, 2001)

Le temps ! Voilà le problème. En traduction, à part les choix de statut professionnel, il a peu de questions existentielles et beaucoup de questions temporelles : on passe son temps à gérer le court terme, et l'argent – les tarifs, en particulier – n'est jamais que la traduction de cette permanente préoccupation. Et comme ce temps est réputé s'écouler dans un seul sens, il semble naturel de penser que le processus de traduction fait de même : de la source vers la cible, avec un *avant* intangible et un *après* (le texte traduit) précaire, second, imparfait. C'est d'ailleurs cet argument qui avait conduit Joachim du Bellay, en son temps, à déconseiller la traduction aux âmes fortes :

> Celui donc qui voudra faire œuvre digne de prix en son vulgaire laisse ce labeur de traduire, principalement les poètes, à ceux qui, de chose laborieuse et peu profitable, j'ose dire encore inutile, voire pernicieuse à l'accroissement de leur langue, emportent à bon droit plus de modestie que de gloire. (Joachim du Bellay, *Défense et illustration de la langue française,* livre I, chapitre VI, cité par Georges Mounin, p. 14)

En littérature, on admettra aisément que la traduction d'une grande œuvre ne soit pas elle-même une grande œuvre : « *Prenez les traductions de Proust en anglais. Il y en a qui ne sont pas mal du tout. Mais pas mal du tout ce n'est pas Proust*[1]*.* » Mais cette primauté de la source sur la cible ne se vérifie pas partout. En effet, notre expérience de traducteur pragmatique, c'est-à-dire, pour faire simple, non littéraire et placé dans une perspective de communication, montre que ce principe unidirectionnel doit, au moins, être nuancé. J'entends en effet expliquer comment et pourquoi cette forme de traduction intègre une dimension rétroactive, dans laquelle l'aval agit sur l'amont. Cette dimension est parfois banale, au point de passer inaperçue ; elle est parfois exceptionnelle au point d'apparaître comme une aberration, au sens statistique du terme. Nous pensons – et nous tenterons de démontrer – qu'elle est toujours significative. L'essentiel de notre argumentation portera donc sur le champ de la traduction pragmatique, même si nous ne nous priverons pas de poser des hypothèses concernant le domaine littéraire et s'il nous faudra commencer par une appréhension de la rétroaction en général.

I. Les mécanismes généraux de la rétroaction

Le concept de rétroaction vient de la cybernétique (la science des machines régulées) et s'est ensuite propagé dans le vaste domaine couvert par la systémique. Il s'est donc initialement appliqué aux systèmes physiques. On y parle de boucle de

[1] Gore Vidal, interview donnée au *Monde des livres,* le 5 mai 2006 (propos recueillis par Lila Azam Zanganeh).

rétroaction (*feedback loop,* en anglais) lorsqu'il y a retour d'une information aval vers un centre de décision situé en amont, qui peut ainsi agir sur le processus considéré en connaissance de cause[2]. Dans son classique *Le macroscope,* Joël de Rosnay, en donne une explication fort claire :

> Dans un système où s'effectue une transformation, il y a des *entrées* et des *sorties*. Les entrées résultent de l'influence de l'environnement sur le système, et les sorties de l'action du système sur l'environnement. (Entrées et sorties sont également appelées données et résultats, ou encore inputs et outputs.) Les entrées et les sorties sont séparées par de la *durée* ; comme « l'avant » de « l'après », ou le passé du présent.
>
> Dans toute boucle de rétroaction (comme son nom l'indique), des informations sur les résultats d'une transformation ou d'une action sont *renvoyées à l'entrée* du système sous forme de données. Si ces nouvelles données contribuent à faciliter et à accélérer la transformation dans le *même sens* que les résultats précédents, on est en présence d'une boucle positive (*positive feed back)* : ses effets sont cumulatifs. Par contre, si ces nouvelles données agissent en *sens opposé* aux résultats antérieurs, il s'agit d'une boucle négative (*negative feed back)*. Ses effets stabilisent le système. (De Rosnay, 1975, p. 110).

Amplification des divergences ou convergence vers un but souhaité : telles sont donc les deux conséquences types de la rétroaction. *A priori,* c'est plus le second profil qui intéressera la traduction : cet aspect régulateur qui consiste à maintenir certaines grandeurs à l'intérieur d'une plage déterminée, en dépit des perturbations qui tendent à les déplacer. Pas seulement les traducteurs, d'ailleurs : les appareils de chauffage domestique avec thermostat sont une application parmi des milliers d'une boucle de rétroaction négative. À cette notion sont donc associées celles de contrôle, de limites et de temporalité. En effet, il y a forcément un effet retard (une hystérésis) entre l'action d'entrée, l'information en sortie et le retour de cette dernière vers le point d'action initial. Ce retour s'effectue donc dans l'espace, mais pas dans le temps. Cette idée, au demeurant, n'a pas été inventée par les cybernéticiens. Elle n'a été que formalisée par eux. Dans le domaine de la spéculation intellectuelle, certains sont allés beaucoup plus loin. En littérature, l'idée d'un retour dans le temps assorti d'une action sur le passé ne pouvait qu'inspirer les auteurs de science fiction avides de paradoxes, à commencer par René Barjavel (« *Il a tué son aïeul ? Donc il n'existe pas. Donc il n'a pas tué son ancêtre. Donc il existe. Donc il a tué son ancêtre. Donc il n'existe pas, etc.*[3] *»)*. En bon oulipien, Georges Perec avait aussi, en son temps, forgé le concept de « *plagiat par anticipation*[4] *»*. Signalons aussi qu'au début du siècle dernier, T. S. Eliot faisait valoir que toute nouveauté, en littérature, modifie l'ensemble des œuvres qui l'avaient précédé :

> No poet, no artist of any art, has his complete meaning alone. His significance, his appreciation is the appreciation of his relation to the dead poets and artists. […] The necessity that he shall conform, that he shall cohere, is not one-sided; what happens when a new work of art is created is something that happens simultaneously to all the

[2] Voir Daniel Durand, *La systémique,* Presses universitaires de France, Que sais-je ?, Paris, huitième édition, corrigée, 1998 (1979 pour la première édition) et Joël de Rosnay (1975), *Le macroscope – Vers une vision globale,* Editions du Seuil, Paris, 346 pages. Nous nous référons à l'édition Points Essais, 1977.

[3] René Barjavel, *Le voyageur imprudent,* Denoël, P.d.F. n023, première édition 1944. Disponible chez Gallimard, collection Poche, 1985. Voir aussi David Gerrold, *The Man Who Folded Himself*, 1973. ou Robert Silverberg, *Up the Line*, 1969. En français, *Les temps parallèles*, Marabout, n°592.

[4] Georges Perec, *Le voyage d'hiver*, Paris, Seuil, 1993, 40 pages. Voir aussi, à ce sujet, cette très bizarre page : http://www.fatrazie.com/Voyages%20divers.htm

> works of art which preceded it. The existing monuments form an ideal order among themselves, which is modified by the introduction of the new (the really new) work of art among them. (T.S. Eliot, "Tradition and Individual Talent", *in Selected Essays,* p. 15. Également disponible sur le site :
> http://www.english.uiuc.edu/maps/poets/a_f/eliot/tradition.htm)

Quelque temps plus tard, André Malraux s'attachait à démontrer que le passage du temps et la transposition dans l'espace – muséal en particulier – modifiaient non seulement la vision que l'on a d'une œuvre d'art, mais aussi la définition même de ce qui sera reçu comme tel : « *Nous sommes d'autant plus sensibles à la fluidité du passé, que nous avons appris que tout grand art modifie ses prédécesseurs par sa seule création. Rembrandt n'est plus tout à fait, après Van Gogh, ce qu'il était après Delacroix*.[5] »

Toujours dans le champ artistique, ces idées ont trouvé leur pleine expression dans le domaine des études sur la réception (voir Jauss, 1978, notamment), qui ont ceci d'intéressant pour le traducteur pragmatique qu'elles attribuent à la communication un rôle essentiel. En art, donc, la barrière du temps n'est pas infranchissable : le passé, ou plus précisément la vision qu'on en a, est sans cesse redéfini par la distance même qui s'établit entre la création de l'œuvre et le présent. Nous sommes donc dans un système différentiel. Quel rapport avec la traduction pragmatique ? Un rapport différentiel, justement. Nous pensons en effet que les problèmes généraux sont les mêmes partout (y compris, par exemple dans les différents sous-domaines accessibles à la traduction technique), mais qu'ils sont structurés différemment, avec donc des résultats parfois diamétralement opposés dans les manières de traduire. Nous estimons en outre que l'étude de ces différences de structuration est une des tâches de la traductologie aujourd'hui. Dans ces conditions, qu'est-ce qui va changer et qu'est-ce qui va demeurer dans cette translation entre la systémique, l'histoire littéraire et artistique, d'une part, et le champ pragmatique, d'autre part ?

Chaque grande œuvre d'art, tout d'abord, est unique, alors que nos textes sources sont presque toujours des représentants fidèles d'un genre : tous les comptes-rendus de réunion se ressemblent, comme tous les articles scientifiques ou tous les statuts de société. L'écart temporel, ensuite, n'est ni du même ordre ni de la même nature : dans le domaine pragmatique, la distance entre la rédaction (insistons sur ce mot) de l'original et sa traduction excède rarement quelques mois[6]. Et c'est justement la faiblesse de cet écart qui est décisive pour notre propos. Enfin, dans les études sur la réception et la théorie littéraire et artistique, il est évident que c'est le sens de l'œuvre antérieure, plutôt que sa substance même, qui se trouve généralement modifié par le présent. Or, en traduction pragmatique, la rétroaction pourra opérer simplement sur ce sens, mais aussi sur la substance. Nous commencerons par examiner ce phénomène en rapport avec le processus de constitution du texte cible, avant d'envisager celui-ci dans sa relation au texte source, puis de nous intéresser au sens évolutif de ce dernier, pour finir par nous pencher sur les cas dans lesquels les notions de source et de cible cessent d'être pertinentes.

---

[5] André Malraux, *Le musée imaginaire,* Gallimard, Paris, 1947 et 1965. Nous nous référons à l'édition Folio, Essais, Paris, 2004, 286 pages, p. 245.

[6] La traduction étant la science des contre-exemples, nous admettrons bien volontiers avoir très occasionnellement traduit des textes vieux de plusieurs décennies (en technique), voire d'un siècle et plus (en sciences humaines). Disons-le tout net, la rétroaction, au sens où nous l'entendons devient ici plus difficile…

II. Du traducteur comme un poisson de rivière

Commençons par une généralité : contrôle et régulation sont des activités banales en traduction. On sait bien que l'écriture n'est pas un processus linéaire ; alors pourquoi la traduction, qui est aussi écriture, le serait-elle ? À l'intérieur d'un même texte cible, en effet, il est bien évident que l'aval influe sur l'amont, à mesure que le sens, les subtilités et les enjeux se précisent. On a beau répéter qu'il faut produire d'emblée un texte aussi abouti que possible, il faut bien admettre qu'une version finale acceptable est avant tout le produit d'une suite de relectures informées, et rappeler que tout commence par une lecture d'ensemble. Au moment de traduire la première phrase de son texte, le traducteur doit déjà connaître celui-ci dans sa totalité, ou, à défaut, au moins dans ses traits saillants. À cet égard, on peut citer la méthode employée par Jean-François Ménard, traducteur en français des aventures de Harry Potter, contraint par un cahier des charges très rigoureux, à procéder extrêmement rapidement :

> Cette nuit du 16 juillet, quand il a reçu le livre, Jean-François Ménard a fait à son habitude avec *Harry Potter* - une lecture centrifuge : *"Je lis le premier et le dernier chapitre, le deuxième et l'avant-dernier. Jusqu'au centre, ce qui permet de bien orienter la traduction. Car certains mots se traduisent différemment, selon la fin."* (Bénédicte Mathieu, « Jean-François Ménard, "Harry Potter" en VF », *Le Monde,* 6 octobre 2005)

Ce n'est pas idéal, mais c'est mieux que rien… À l'opposé, on peut craindre que cette vision globale qui fait que la fin d'un texte en éclaire le début soit mise en péril par le développement des outils d'aide à la traduction (Similis, Déjà vu, Trados…), qui repèrent, dans un texte original, les séquences de mots déjà présentes dans leur *mémoire de traduction* et procèdent ainsi à une sorte de mitage du texte, avantageux en termes de productivité, mais préoccupant pour la continuité qui fait la qualité[7].

Il faut donc, en premier lieu, distinguer le produit et le processus. À un certain nombre d'exceptions près, ambitieuses (*La vie mode d'emploi* de Perec ou le *Dictionnaire khazar* de Pavic) ou ludique (*Les livres dont vous êtes le héros*), la source et la cible suivent chacune un cours linéaire dans leur forme, sinon dans leur fond : « *Je connais un labyrinthe grec qui est une ligne unique, droite*[8]*. »* En revanche, le passage de l'une à l'autre est fait d'incessants allers et retours entre ces deux écrits, mais aussi entre les différentes parties du texte d'arrivée. À la manière de Jean-François Ménard, il faut en effet régulièrement retourner celui-ci, comme un sablier, pour arriver à quelque chose. Voilà pourquoi, en traduction de presse, la dernière chose qu'on écrira, c'est le titre, puisque ce dernier sera lu en premier. La perspective du traducteur est donc holistique, au sens où elle considère la totalité du texte. Elle est aussi une activité économique, qui répond à un cahier des charges. C'est une évidence.

III. Inversion des hiérarchies

[7] Voir Froeliger, *Pourquoi les traducteurs craignent-ils l'informatisation de leur profession,* présenté en février, lors de la première Journée de traductologie de plein champ, Université Paris Diderot À paraître dans la TILV (Tribune internationale des langues vivantes).

[8] Jorge Luis Borges, « La mort et la boussole », 1942. Nous nous référons au recueil *Fictions,* Gallimard, 194, 209 pages, p. 170.

Là où la traduction pragmatique commence à se distinguer de la traduction littéraire – et ce n'est pas anodin pour les préoccupations du présent ouvrage – c'est dans la hiérarchie des textes. Ici, en effet, la traduction doit chercher à l'emporter sur l'original. Elle doit être moins ambiguë et mieux écrite. Pourquoi ? Entre autres choses parce que la spécialité de notre auteur initial est rarement l'écriture. Celui-ci, bien souvent, a une vision naïve de la langue et croit, généralement à tort, écrire de manière transparente, dans une sorte de langue adamique. Bref, il sait faire, mais pas dire. Chez les traducteurs, c'est le contraire : de prime abord, ils manient avec dextérité la langue, mais n'ont qu'une approche imparfaite de la technicité du domaine. Il y a donc un effet de symétrie, qui cause d'ailleurs bien des incompréhensions. Pour arriver à traduire correctement, il va donc nous falloir chercher à comprendre suffisamment, pour réexprimer précisément l'intention initiale. Et si c'est bien fait, le texte d'arrivée sera effectivement meilleur que celui de départ, car solide à la fois sur le fond et sur la forme. Un exemple, tiré d'un texte de télécommunications, sur les réseaux pair à pair de type multi-hypercube (Napster, Kazaa…) :

> In the case of a butterfly network any pair of input and output nodes are connected by a unique logical path[9].

Si on ne regarde que la langue, le pluriel (*are*) laisse à penser que le chemin logique connecte (met en contact) des paires de nœuds d'entrée et de sortie. Or, en pratique, c'est faux. La connaissance du domaine nous permet d'affirmer que le mot *pair* est au contraire le résultat de l'opération décrite : *Un nœud d'entrée quelconque est connecté à un nœud de sortie quelconque par un chemin logique unique, formant ainsi une paire,* ou bien *Toute paire alliant un nœud d'entrée et un nœud de sortie est constituée par la formation d'un chemin logique unique.*

À l'arrivée, donc, on n'aura pas mieux compris, mais mieux écrit parce que suffisamment compris. On pourrait dire, dans ces conditions, que la traduction pragmatique est cibliste par nature, mais nous verrons plus loin que le problème n'est peut-être pas là. C'est en tout cas cette inversion des hiérarchies qui va permettre deux formes de rétroaction : sur la lecture et sur la substance de l'original.

IV. Rétroaction sur la lecture de l'original

S'il est mieux écrit, tout d'abord, notre texte d'arrivée se lira plus facilement. Il inspirera davantage confiance, et sera donc plus convaincant. Il sera ensuite souvent plus tranchant, car moins polysémique. En effet, traduire, c'est sans cesse choisir entre différentes options de sens et de forme ; c'est passer son temps à lever des ambiguïtés. La langue du traducteur pragmatique possède deux modèles : l'écriture mathématique et la représentation graphique. L'un et l'autre sont monosémiques[10].

[9] Nous devons cet exemple à Ghislaine Cathenod, étudiante du master professionnel ILTS en 2003-2004.

[10] Pour les exceptions, voir Froeliger, *Faut-il toujours être clair ? Le traducteur et le jeu avec les subjectivités,* présenté en juin 2005, lors du colloque *Le sens en traduction,* à l'ESIT (À paraître) et *Les enjeux de la divergence en traduction juridique*, présenté en mars 2006 au colloque Traduire les sciences humaines : méthodes et enjeux, organisé par l'ACIE, Université de Rouen. À paraître dans la TILV (Tribune internationale des langues vivantes).

Il pourra alors arriver que la version traduite éclaire l'original ou rivalise avec lui. C'est ce que sous-entend Karl Marx, qui, dans un avis au lecteur, appelle à accorder à la version française du *Capital*, revue et corrigée par lui-même, « *une valeur scientifique indépendante de l'original*[11] » (affirmation au demeurant fort contestée par Engels : « *La Force, la sève et la vie sont allées au diable. La possibilité, pour l'écrivain professionnel, de s'exprimer avec une certaine élégance, a été obtenue au prix d'une castration de la langue.*[12] »). C'est le cas lorsque les rédacteurs d'un ouvrage qui se veut polémique, mais qui est soumis, dans sa version originale, au visa de ses mandants, demandent à leurs traducteurs de dire plus crûment ce qu'ils ne peuvent, eux, qu'esquisser. Un exemple : nous avons traduit pendant de nombreuses années le *Rapport mondial sur le développement humain,* publication phare du PNUD (Programme des Nations Unies sur le développement), l'une des deux subdivisions des Nations unies spécialisées dans le développement. Cette publication annuelle s'attache à faire le point du développement dans tous les pays du monde en se fondant sur des critères plus larges que les seuls aspects monétaires. À côté du classique produit intérieur brut par habitant, elle considère donc des paramètres tels que l'espérance de vie, le taux d'alphabétisation ou l'accès à l'eau potable. Ses moyens sont statistiques, mais ses buts sont politiques : il s'agit d'opérer un classement, de faire des constats et de formuler des recommandations. Certains pays peuvent ici craindre pour leur réputation. Or, étant une émanation de l'ONU, le PNUD est le représentant de tous ses États membres, qui ont donc un droit de regard sur ses écrits. Il y a donc conflits et censure (autocensure, parfois).

Un des points qui intéresse en particulier ce rapport est la situation des femmes. D'où l'élaboration d'un indicateur relatif, en anglais, aux *gender inequalities.* Il aurait été simple de traduire par *inégalités hommes-femmes, inégalités entre hommes et femmes,* voire *entre les sexes* ou *sexospécifiques*, comme le voudrait le jargon onusien. Mais les auteurs nous ont demandé expressément d'ajouter l'adjectif *sociologiques : inégalités* ***sociologiques*** *entre hommes et femmes.* Pourquoi ? Pour qu'il soit bien clair, en traduction, que ces différences ne sont pas des faits de *nature* mais de *culture,* qu'on peut donc y remédier – et qu'il faut les combattre ! Si c'est absent de l'anglais, c'est que le Vatican (qui n'est pas membre de l'ONU, mais jouit encore d'une certaine influence internationale), ainsi qu'un certain nombre de pays à gouvernement théocratique, ont exigé qu'on l'en retire. Mais, pour des raisons de temps, leur contrôle ne pouvait s'exercer que sur l'original anglais.

L'ajout de ce qualificatif en français et dans quelques autres langues est donc une ruse des auteurs pour faire passer plus clairement un message politique là où ils pouvaient : dans la traduction. Qu'en retenir ? Que dans l'idéal, un texte bien traduit est donc non seulement supérieur à l'original, mais qu'il peut en outre être plus proche des intentions de l'auteur : la cible va éclairer la source, au prix, toutefois, d'une réduction de la focale. À ce stade, donc, elle ne modifiera pas encore cet original.

V. Quid de l'auteur et du genre ?

Évidemment, lorsqu'on introduit ainsi une précision, voire une modification, dans le texte d'arrivée, il faut être absolument sûr qu'on le fait à bon escient, avertissement

[11] Cité par Castoriadis, 1978, notes des pp. 327 et 328.
[12] Cité par Castoriadis, 1978, *ibid.*

ce qui nous amènera à effectuer un détour par la littérature et les sciences humaines. Le meilleur moyen pour obtenir cette assurance consiste évidemment à en référer au demandeur et, de préférence, à l'auteur du texte de départ. Et tout auteur ayant fait cette expérience pourra confirmer que les points sur lesquels bute le traducteur sont la plupart du temps, ceux sur lesquels lui-même a rencontré des difficultés. D'où des échanges passionnants, mais qui n'aboutissent que rarement à une reformulation de l'original, parce que cet auteur, qu'il soit célèbre ou méconnu, n'a pas le même statut que celui d'un texte pragmatique. Même lorsqu'ils reconnaissent s'être trompés, les écrivains conservent généralement leur texte initial tel quel :

> […] Do not underestimate the shallowness of my understanding. For instance, I chose 37 degrees Fahrenheit for an equilibrium point because 37 degrees Celsius is the temperature of the human body. Cute, huh? (Pynchon, 1984, p. 15)

On peut trouver au moins une exception, en littérature, avec Vladimir Nabokov :

> For the present, final edition of *Speak, Memory* I have not only introduced basic changes and copious additions into the initial English text, but have availed myself of the corrections I made while turning it into Russian. This re-Englishing of a Russian re-version of what had been an English re-telling of Russian memories in the first place, proved to be a diabolical task, but some consolation was given me by the thought that such multiple metamorphosis, familial to butterflies, had not been tried by any human before. (pp. 12-13[13]).

Mais il est vrai que Nabokov était son propre traducteur, ce qui autorise beaucoup de choses. Pourquoi ce conservatisme, chez les autres auteurs ? Parce que l'erreur n'a pas le même statut en art et en science. Chez un écrivain, elle fait sens en tant qu'erreur. À la limite, elle constitue un enrichissement[14]. Chez un scientifique, en revanche, elle s'apparente à un bruit qui va dégrader la qualité de la communication. En outre, une œuvre littéraire achevée n'appartient plus pleinement à son auteur : c'est au public de la recevoir et de lui donner une signification (voir plus haut).

En sciences humaines, l'enjeu est différent : il s'agit d'affiner une pensée. Et lorsque l'auteur, non seulement, a eu du temps pour laisser reposer son travail avant la traduction, mais, en outre, pratique la langue d'arrivée, on peut arriver à des commentaires comme celui-ci :

> Les divergences textuelles qui peuvent être constatées entre l'original allemand et la traduction correspondent à des modifications apportées par l'auteur lui-même à ses textes, à l'occasion de la traduction. (Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception,* Gallimard, Bibliothèque des idées, Paris, 1978, traduit de l'allemand par Claude Maillard, 305 pages.)

Ailleurs, les traducteurs français du classique de Popper *Logik der Forschung* prennent soin d'expliquer que le texte en question ne comporte pas moins de *huit* variantes, dont trois principales, étalées sur 37 ans et quatre langues et qu'il s'est agi, pour eux de travailler principalement sur l'avant-dernière : « *La présente traduction française a tenu compte de ces versions en se basant en ordre principal*

[13] Plus haut, dans son introduction, Nabokov ajoute le français à ce trio.
[14] Voir Froeliger, *La créativité de l'erreur en traduction*, présenté en juin-juillet 2006 au colloque, The Institution of Translation in Europe, Université de Provence, Aix-en-provence. À paraître.

[sic] sur la dernière édition anglaise revue et corrigée parue en Angleterre chez Hutchinson de Londres, en 1968. Une nouvelle édition anglaise parut en 1972.[15] »

Que se passe-t-il, alors, lorsqu'une intervention de cet ordre survient à l'insu de l'auteur, et à l'encontre de son intention initiale ? Ce que l'on a appelé *l'affaire Dieudonné* en fournit un exemple paradoxal et inquiétant : l'attribution fautive par le traducteur du texte, de l'expression « *pornographie mémorielle* » à l'historienne israélienne Idith Zertal, puis la récupération de cette attribution par l'humoriste Dieudonné dans le cadre d'une seconde et médiatique controverse ont déclenché un effet de réputation dont cette historienne a eu le plus grand mal à se défaire[16].

VI. Rétroaction sur la substance originale

Le mouvement souterrain de remontée vers l'origine qui s'est ainsi engagé va ensuite atteindre le texte de départ lui-même. En effet, en nous relisant, nous ne relisons pas qu'une traduction : nous relisons aussi un original. Si la rédaction de cet original – son sens manifeste – est en contradiction avec l'intention qu'on peut lui prêter (ce à quoi il sert), alors, il faudra non seulement traduire l'intention, mais aussi faire en sorte que la formulation fautive disparaisse du texte initial. Ainsi, dans une autre publication du PNUD, datant de 1998, nous trouvons un paragraphe conclusif faisant valoir que les conditions économiques d'une aide accrue aux pays en développement sont réunies. Ce passage est introduit par la phrase « *Inflation is now everywhere.* » Celle-ci ne présente *in abstracto* aucune difficulté : *Aujourd'hui, l'inflation est partout. Nul pays n'est aujourd'hui à l'abri de l'inflation. L'inflation est désormais un phénomène planétaire,* etc. Elle pose toutefois un problème de contexte : à la date considérée, elle énonce une contrevérité. Dans la deuxième partie des années quatre-vingt-dix, en effet, les hausses incontrôlées des prix sont un souvenir lointain. Le passage en question est certes facile à traduire, mais il est faux ! Renseignement pris auprès des auteurs, il s'agissait d'une simple coquille : il fallait lire (il aurait fallu écrire) *Inflation is low everywhere*. Nuance… En s'apercevant qu'il y a anguille sous roche et en signalant le problème au demandeur, le traducteur aura rendu à ce dernier un fier service, et obtenu une modification du texte original. De même, on sait que certains textes produits par des organisations internationales sont des assemblages disparates et hâtifs d'écrits rédigés par un ou plusieurs auteurs constamment sous pression. Le traducteur va alors être le seul intervenant avant la publication à en avoir une vue d'ensemble. Il peut alors servir – il sert en fait souvent – d'instance de validation ou d'édition de l'original.

Dans quelles conditions est-ce possible ? Tout va dépendre, là encore, de la délimitation des actions dans le temps. Dans les deux cas que nous venons d'envisager, le texte source n'appartient pas encore au passé : il n'a pas encore été diffusé. Il a parfois été imprimé, mais cette version pourra très bien aller au pilon...

Ici, ce n'est donc pas l'acte de traduire qui constitue le texte source, mais la publication. Avant cette date, toute intervention est possible, et même, souvent souhaitée.

[15] Popper, 1973, p. 7.
[16] Voir Birnbaum, 2006.

Pour autant, l'intervention du traducteur ne doit pas s'arrêter à la correction des problèmes de forme. Encore un exemple :

> According to Freedom House, the number of sovereign states increased from 55 in 1900 to 192 in 2000 while the number of democracies increased from zero to 120 respectively.

Cette phrase a failli figurer en ouverture du rapport d'une grande banque internationale de développement pour l'année 2000. Chargés de traduire ce document, nous avons fait valoir aux auteurs qu'affirmer ainsi, en creux, que la France, les Etats-Unis, le Royaume-Uni, et même la Belgique !, par exemple, n'étaient pas des démocraties en 1900 était certes plaidable (c'est ce que fait l'ONG *Freedom House*, avec des critères qui lui appartiennent), mais tout de même contraire au savoir communément admis. Nous avons ajouté que traduire ce passage tel quel ne nous posait aucun problème de conscience (le traducteur est neutre) ou de savoir-faire, mais que les responsables du document devraient s'attendre à ce que leur affirmation soit critiquée. Celle-ci a finalement disparu de l'original comme de la version française. Ici, donc, ce n'est plus seulement le traducteur qui intervient, mais le réel qui sert d'instance de contrôle et de régulation. Il ne s'agit plus de rendre clair ce qui est flou, mais de rectifier ou faire rectifier ce qui peut apparaître comme faux ou tendancieux. Nous *devons* lisser, alors que, précédemment, nous *devions* amplifier. En prenant toutefois le risque – à rebours de notre premier exemple du PNUD – de gommer le message politique : nous sommes sur un terrain glissant. On en revient à ce point de divergence radical entre traduction pragmatique et traduction littéraire : le traitement de l'erreur n'est pas le même.

En fait, le traducteur pragmatique repère tout ce qui dépasse et doit ensuite se poser des questions : que faut-il araser, que faut-il conserver ? Son rôle est celui d'un contrôleur et ses deux adjuvants sont les demandeurs du texte et sa connaissance du réel. En ce sens, on pourrait presque dire que la traduction pragmatique est tellement cibliste qu'elle fait de l'original même une cible. On pourrait le dire, en tout cas, si cette dichotomie était totalement pertinente dans ce domaine, ce qui va nous amener à un dernier cas de figure.

VII. Quand l'hystérésis disparaît

La rétroaction sur la substance de l'original que nous venons d'envisager suppose, on l'a vu, une publication simultanée ou presque des textes source et cible. Ici, rédaction et traduction continuent de se suivre : l'effet retard demeure. Il est pourtant un domaine où celui-ci disparaît : la corédaction. On rencontre ce phénomène dans la négociation des traités internationaux, dans les instances supranationales ou dans les pays où cohabitent plusieurs langues officielles, voire plusieurs systèmes juridiques. Le traducteur est alors impliqué directement dans l'écriture de chacun des textes considérés. La version française de la Constitution canadienne de 1867 est une traduction ; celle de la partie ajoutée en 1982 est le fruit d'une corédaction. Toutes les version établies selon ce principe sont alors également contraignantes : c'est le sens juridique de l'adjectif *authentique*[17]. Pour les différentes méthodes

[17] En droit des traités internationaux, ce terme se distingue des substantifs *texte officiel* (traductions signées, mais non adoptées sous cette forme par les pays parties) et *traduction officielle* (établie par un État ou une organisation internationale sous sa propre responsabilité). Ces deux derniers termes sont regroupés sous l'hyperonyme *version* qui, par opposition à *texte*, couvre « *mere translations into*

employées, nous renvoyons à Susan Sarcevic[18]. Pour ne garder que ce qui est essentiel à notre propos, le temps est ici vraiment annulé, il n'y a plus de source ni de cible, et s'il y a encore des traducteurs, ceux-ci deviennent aussi rédacteurs. On ne peut plus, alors, exercer de contrôle à proprement parler, puisque le modèle de comparaison (la source) a disparu. On peut par contre parler d'étalonnage, au sens d'évaluation par comparaison avec des normes de référence que l'on ira chercher dans l'enjeu du texte, dans son intention. C'est ainsi, par exemple, que, dans la rédaction d'un traité, une notion floue (le *dol,* qui relève du système juridique français) pourra être rayée du texte français parce qu'elle n'a pas d'équivalent direct dans le droit de la *Common Law*[19]*,* et que l'on va choisir, *en français,* de l'expliquer au lieu de la nommer*.* La rétroaction demeure puisque ce terme disparaît en tant que tel et que seul son sens reste. Et s'il existe encore un traducteur/rédacteur, celui-ci opère sans source ni cible, non pas à partir d'un texte, mais d'un discours. Et voilà bien la seule véritable cible que l'on puisse se donner, en traduction pragmatique : restituer (ou contribuer à restituer) un *discours* qui soit équivalent dans toutes les langues considérées. La langue est seconde, l'effet est premier.

*
* *

Le processus de traduction est donc fait d'allers et retours : la fin d'un texte traduit va en éclairer le début, et donc amener à modifier celui-ci ; la réception d'une traduction publiée va influer sur la lecture de l'original ; traduire un texte en attente de publication permettra d'améliorer l'original ; enfin, il existe un état dans lequel non seulement source et cible, mais aussi traducteur et rédaction tendent à se confondre. À chaque fois, la variable décisive est le temps et le risque, finalement, est toujours le même : arriver à des textes qui ne respectent pas *l'équivalence des intentions*. La rétroaction est un des moyens qui permettent cette équivalence. Et c'est précisément pour préserver l'unicité du discours, sous le contrôle du réel et du demandeur, que le traducteur pragmatique doit s'attacher à établir une circulation bidirectionnelle de la signification de *ses* textes : source et cible. Car plus encore que sur des écrits, sa responsabilité s'exerce sur la possibilité d'une communication efficace.

Cet éventail de rétroactions possibles obéit essentiellement, nous l'avons vu, au modèle de la boucle de rétroaction négative : qu'on parle de contrôle ou d'étalonnage, la visée reste régulatrice. L'ennemi, c'est l'erreur. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il est si passionnant de se pencher sur ces cas limites de la traduction que sont les erreurs qui durent[20]. Est-ce à dire que l'autre profil-type de rétroaction (la boucle positive, qui accroît la diversité et l'amplitude) est absente de cette discipline ? Nullement. On l'a vu se profiler lorsqu'il a été question de tempérer la tendance à gommer les aspérités qui guette tout traducteur et toute traduction. On la retrouvera dans ce qui relève de la localisation, où il s'agit d'adapter la spécificité

---

other languages possessing at most a certain 'official' character ». (Tabory, 1980, p. 171, cité par Sarcevic, 1997, p. 20, qui ajoute que cette distinction permet d'éviter l'emploi du mot *traduction,* jugé péjoratif lorsqu'on parle de texte juridiquement authentiques (même s'ils résultent d'une opération de traduction…)

[18] Sarcevic, 1997, pp. 101-103 et 181-194, principalement.

[19] Voir Sarcevic, 1997, 149-151. Là encore, ce qui constitue encore une exception en traduction juridique se pratique couramment dans d'autres domaines, avec comme enjeu – essentiel – la place à donner au traducteur dans la chaîne de production des textes.

[20] Voir Froeliger, *La créativité de l'erreur en traduction, ibid.*

d'un écrit ou d'un produit aux habitudes et aux attentes des destinataires dans la langue d'arrivée. La divergence manifeste entre deux formulations s'opère, ici encore, au profit de l'unicité du discours : tout changer pour que rien ne change. Dans ces deux cas, on va vers un surcroît de diversité.

Reste qu'elle nous gêne, cette idée de rétroaction. Pourquoi ? Parce qu'elle remet en cause la logique aristotélicienne en vertu de laquelle la cause précède obligatoirement l'effet. Si la causalité s'effondre, il n'y a plus de logique. Or, cette logique permet de réduire la complexité de l'ensemble à la simplicité des éléments : elle est indispensable au traducteur. Mais à côté de ses outils, nous avons besoin d'une vision systémique, qui conduise à appréhender, par un raisonnement analogique, la complexité en elle-même. Il faut donc aussi apprendre à remonter en arrière et inverser les flux, pour acquérir cette vision globale qui fabrique des textes qui fonctionnent, qui soient raccordés au réel et qui suspendent la loi de l'entropie thermodynamique en vertu de laquelle un système fermé est condamné à aller de l'ordre vers le désordre. Dans cette discipline souvent passionnante, et parfois désespérante, la pratique et la maîtrise des boucles de rétroaction resteront donc toujours mineures par rapport à la pratique et à la maîtrise de la logique. Mais elles peuvent faire la différence entre une bonne et une mauvaise traduction pragmatique.

Bibliographie

Barjavel, René, *Le voyageur imprudent,* Denoël, P.d.F. n°23, première édition 1944. Disponible chez Gallimard, collection Poche, 1985.

Birnbaum, Jean et Raphaël Chevènement, *La face visible de l'homme en noir,* Stock, Paris, 2006.

Borges, Jorge Luis, « La mort et la boussole », 1942. Nous nous référons au recueil *Fictions,* Gallimard, Paris.

Castoriadis, Cornelius, 1978, *Les carrefours du labyrinthe, tome I,* Éditions du Seuil, 1978. Nous nous référons à l'édition Points, Essais, Paris, 1998.

de Rosnay, Joël (1975), *Le macroscope – Vers une vision globale,* Editions du Seuil, Paris. Nous nous référons à l'édition Points Essais, 1977.

du Bellay, Joachim, *Défense et illustration de la langue française,* livre I, chapitre VI, cité par Georges Mounin, p. 14. Également disponible à l'adresse : http://www.languefrancaise.net/dossiers/dossiers.php?id_dossier=62.

Durand, Daniel, *La systémique,* Presses universitaires de France, Que sais-je ?, Paris, huitième édition, corrigée, 1998 (1979 pour la première édition)

Eliot, T.S., "Tradition and Individual Talent", *in Selected Essays,* p. 15. Également disponible sur le site : http://www.english.uiuc.edu/maps/poets/a_f/eliot/tradition.htm)

Froeliger, Nicolas, *Faut-il toujours être clair ? Le traducteur et le jeu avec les subjectivités,* présenté en juin 2005, lors du colloque *Le sens en traduction,* à l'ESIT (À paraître)

Froeliger, Nicolas, *La créativité de l'erreur en traduction*, présenté en juin-juillet au colloque, The Institution of Translation in Europe, Université de Provence, Aix-en-provence. À paraître.

Froeliger, Nicolas, *Les enjeux de la divergence en traduction juridique*, présenté en mars 2006 au colloque Traduire les sciences humaines : méthodes et enjeux, organisé par l'ACIE, Université de Rouen. À paraître dans la TILV (Tribune internationale des langues vivantes).

Froeliger, Nicolas, *Pourquoi les traducteurs craignent-ils l'informatisation de leur profession,* présenté en février, lors de la première Journée de traductologie de plein champ, Université Paris Diderot À paraître dans la TILV (Tribune internationale des langues vivantes)

Gaddis, William, *A Frolic of His Own; a Novel*, Poseidon Press, New York, 1994.

Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception,* Gallimard, Bibliothèque des idées, Paris, 1978, traduit de l'allemand par Claude Maillard.

Lakoff, George, et Mark Johnson (1990): *Metaphors We Live By,* Chicago, Chicago University Press.

Malraux, André, *Le musée imaginaire,* Gallimard, Paris, 1947 et 1965. Nous nous référons à l'édition Folio, Essais, Paris, 2004.

Mathieu, Bénédicte, « Jean-François Ménard, "Harry Potter" en VF », *Le Monde,* Paris, 6 octobre 2005.

Mounin, Georges, *Les belles infidèles,* Éditions des cahiers du Sud, Paris, 1955.

Nabokov, Vladimir, *Speak Memory. An Autobiography Revisited,* Random House, New York, 1967. Nous nous référons à l'édition Vintage International de 1989.

Pavic, Milorad, *Le dictionnaire Khazar*, roman-lexique, Belfond, Paris, 1988.

Perec, Georges, *La vie mode d'emploi,* Hachette/P.O.L., Paris, 1978.

Perec, Georges, *Le voyage d'hiver*, Paris, Seuil, 1993. Voir aussi, à ce sujet, cette très bizarre page : http://www.fatrazie.com/Voyages%20divers.htm

Philippe Sollers, « Gloire de la Bible » (critique de *Gloires,* de Henri Meschonnic), *Le Monde,* 17 juin 2001, Paris.

Popper, Karl, *Logique de la découverte scientifique,* Bibliothèque scientifique Payot, Paris 1973.

Pynchon, Thomas, *Slow Learner. Early Stories.* 1985, Jonathan Cape, Londres. Nous nous référons à l'édition Picador, Londres, 1985.

Šarčević, Susan, *New Approach to Legal Translation,* Kluwer Law International, La Haye, Londres, Boston, 1997, 308 pages.

Silverberg, Robert, *Up the Line*, 1969. En français, *Les temps parallèles*, Marabout, n°592.

Sollers, Philippe, « Gloire de la Bible », *Le Monde*, Paris, 17 mai 2001.

Tabory, Mala, *Multilingualism in International Law and Institutions,* Alphen aan den Rijn, Sijhoff & Noordhoff, 1980.

Vidal, Gore, interview donnée au *Monde des livres,* le 5 mai 2006 (propos recueillis par Lila Azam Zanganeh).